

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LES DAMES ROYALISTES.

Les mêmes principes d'honneur, de devoir, d'ordre, de générosité, de dévouement qui dérivent, dans la société politique, de l'idéal monarchique, se retrouvent dans les rapports de la vie privée, telle que la conçoivent les royalistes.

Noblesse oblige, voilà un de leurs premiers axiômes. Qu'est-ce que la noblesse, en effet ? Le souvenir des belles actions des ancêtres. C'est une tradition de dévouement, de courage, de générosité, dans une famille ; c'est un patrimoine moral de sentiments élevés, qui nous vient des ancêtres, et qu'il faut laisser intact aux descendants. Lors de là, il n'y a point de véritable noblesse, et il ne reste qu'un misérable hochet de la vanité humaine.

Richesse oblige, tel est le second axiôme qui doit guider les classes élevées. Qu'est-ce, en effet, que la richesse ? Ce n'est pas un privilège gratuit, c'est un mandat de la Providence ; ce n'est pas un moyen d'oisiveté élagante, de désœuvrement égoïste, c'est une fonction. Le riche, c'est celui que Dieu a choisi pour être le dispensateur de ses dons envers le pauvre, le ministre de ses bienfaits.

C'est ainsi que les royalistes comprennent les classes élevées ; elles doivent, selon eux, aux classes inférieures l'exemple et le patronage, l'exemple de toutes les vertus, de tous les sentiments généreux, de toutes les idées élevées. Dans les salons, il doit régner l'amour des sacrifices, le goût de toutes les nobles choses ; le patronage dans toutes les épreuves, dans toutes les nécessités, et toutes les misères qui accablent les dernières classes, une délicatesse de sentiments et d'idées, une pureté de goût, de nature à élever sans cesse l'âme de la nation tout entière vers le type du beau et du bon.

Là, on vit naître cette merveille adorable que l'antiquité ignore, et que le Christ légua à la terre, lorsque, du haut de sa croix, il regarda et bénit les saintes femmes qui l'avaient suivi dans ses prédications laborieuses, et qui l'accompagnaient jusqu'à son Calvaire en pleurant. Nous voulons parler de la dame de charité. Cette sublime création du christianisme, cette magnanime héritière de Marie, de Madeleine et de ces premières chrétiennes qui marchaient derrière l'homme-Dieu ; cette femme de l'amour divin qui cherche encore dans le monde les membres souffrants du Christ pour les soulager ; qu'on retrouve pleurant et priant à côté de tous les Calvaires, qui essuie la sueur de sang qui coule du front de l'humanité douloureuse, en mémoire de celle qui, dans le jardin des Oliviers, tomba, il y a dix-huit siècles, du front saignant de l'homme-Dieu ; qui respecte dans tous les pauvres la pauvreté du Christ, soulage chez tous ceux qui souffrent les souffrances du Christ, accueille chez tous les exilés l'exil du Christ ; pense dans toutes les plaies les plaies du Christ ; la dame de charité, c'est-à-dire la femme de l'amour divin devenu l'amour des hommes et appliqué à l'humanité souffrante, cette image touchante de l'homme-Dieu demeurée sur la terre, n'est-ce point là l'idéal de la femme des salons royalistes ? N'est-ce pas sous ces traits que nous aimons à nous représenter ces reines du monde qui, comblées des dons de la fortune rehaussés par l'éclat d'une illustre naissance, préfèrent à toutes les jouissances de la vie, à tous les plaisirs, le bonheur de nourrir ceux qui ont faim et de couvrir ceux qui sont nus, comme elles préfèrent à tous les titres... qu'attendez-vous ? quelque chose de bien magnifique et de bien superbe ? Ou, c'est quelque chose de magnifique et de superbe devant les anges que le titre de servantes des pauvres de Jésus-Christ.

Et ce n'est point un tableau de fantaisie que nous traçons ici. Toutes les fois que les passions mauvaises, les principes corrupteurs n'ont point perverti les tendances naturelles des salons royalistes, ou toutes les fois que la religion les a rétablies, cet idéal s'est réalisé. Nous en attestons les merveilles de charité sublime, de bonté ingénieuse, de prodigalité sainte dont notre histoire est remplie ; toutes les misères soulagées, toutes les douleurs consolées par la pieuse intervention de ces grandes et puissantes dames, ornements des salons, que les regards des anges suivaient dans les greniers du pauvre, où elles se couronnaient de diadèmes de vertus plus éclatants que les diamans, plus précieux que les pierreries ; reines des fêtes et des bals, souveraines du monde, qui mettaient au dessus de tous leurs titres celui de consolatrices des affligés.

La vie de saint Vincent-de-Paul nous a laissé, à ce sujet, le souvenir d'une histoire touchante, qui vient trop bien à l'appui des idées que nous développons pour que nous ne cédions pas à la tentation de la raconter.

Ce grand saint, dont la charité incalculable enfanta tant de prodiges, avait été nommé curé d'une ville où la religion était comme oubliée par le clergé

lui-même, et par conséquent comme abandonnée par tous les habitants du pays. Il ne restait plus qu'un sentiment de bienséance humaine qui amenait encore quelques-uns d'entre eux à l'église les jours des fêtes solennelles ; ce même sentiment amena les personnages les plus considérables de la ville à faire une visite au nouveau curé. Parmi eux, il y avait deux jeunes femmes qui, par leur naissance, leur beauté remarquable, leur richesse, leur rare élégance, tenaient le premier rang dans la ville. François de Mayseriat, femme de messire de la Chassaingne, et Charlotte de Brie, nouvellement mariée au seigneur de Brunaud, étaient les reines de Châtillon. Habitues au grand monde, au luxe, au plaisir, leurs salons étaient cités comme une école de grandes manières, et comme le rendez-vous de tous les amusements et le théâtre des fêtes les plus brillantes.

Ces deux jeunes femmes étaient à l'église le jour où saint Vincent-de-Paul y prêcha, pour la première fois, avec cette onction sainte qui échauffait toutes ses paroles ; le sujet de son discours était la révérence due au saint lieu. Elles furent frappées de l'éloquence de l'orateur, et déjà, sans se l'avouer, touchées des vérités qu'avait développées l'apôtre, au sortir du sermon, elles allèrent lui faire une visite d'honnêteté. "Elles firent, dit M. Orsini, auteur d'une *Histoire de saint Vincent-de-Paul*, leur entrée en véritables grandes dames, la tête haute, le maintien assuré, et si couvertes de soie, de dentelles et de pierreries, qu'elles eussent ébloui tout autre que Vincent-de-Paul." Mais le saint prêtre, semblable au grand Chrysostôme, qui soupirait en voyant suspendue aux oreilles des grandes dames de son temps la nourriture de plusieurs milliers de ces pauvres, qui sont les membres souffrants des Jésus-Christ, leur parla avec tant d'onction, qu'elles rougirent de cette parure qui faisait leur orgueil, et qu'elles sortirent de chez lui toutes changées.

À quelques jours de là, Charlotte de Brie et François de Mayseriat fondèrent, sous la direction de Vincent-de-Paul, la confrérie de *Servantes des pauvres*, qui secouraient spirituellement et corporellement les indigents, soignaient les malades et assistaient les mourans. Quelques mois après, une maladie contagieuse ayant succédé à une année de disette, on vit ces deux jeunes femmes, autrefois si délicates et si craintives, quitter leurs châteaux où elles étaient en sûreté, et venir s'établir dans la ville, au centre de la contagion, puis secourir cette population expirante avec l'héroïsme que donne la charité.

Tel est l'idéal de la grande dame royaliste et chrétienne, telle que nous la concevons ; regardant tous les avantages que lui a accordés la Providence comme autant de devoirs ; se faisant, de son titre de grande dame, un escabeau pour arriver à celui de servante des pauvres ; employant ses richesses à faire bénir la Providence qui les lui a données ; son influence à répandre le goût de la charité et de la vertu ; modèle de bonté, de réserve, d'élévation de cœur et d'esprit, de régularité, de munificence, de dignité, d'honnêteté, si pure que les anges aiment à lire dans son cœur, où leur regard n'a jamais trouvé une pensée, un sentiment qui puissent le ternir. C'est avec l'aide de ces grandes dames, de ces saintes femmes, que la religion opéra ces miracles dont les hommes de peu de foi demeurent confondus.

Quand un Vincent-de-Paul avait quelque grand désastre à secourir, quelque catastrophe effroyable à réparer, vous savez ce qu'il faisait, Monsieur ? Il réunissait autour de lui ces admirables femmes. L'ornement de la cour de France, qui accouraient à son appel. C'étaient Mme. de Gondi, la présidente de Gausseaux, Louise de Marillac, Mme. d'Aligre, chancelière de France ; la duchesse de Beaufort, femme d'un petit-fils de Henri IV ; la jeune marquise de Fouquet, qui devait dire plus tard, en apprenant l'arrestation du surintendant son fils : "Je vous remercie, mon Dieu, je vous ai toujours demandé le salut de mon fils, en voilà le chemin." Mme. de Miramion, qui avait fondé cette belle congrégation des filles dites *Miramions*, consacrées spécialement au service des malades ; la présidente de Bèze ; la duchesse d'Aiguillon, qui prodiguait l'or pour racheter les Français captifs en Barbarie, et cette noble Marie des Landes, cette veuve du président Lamignon, que les pauvres qu'elle avait secourus pendant sa vie ne voulurent point perdre après sa mort, de telle sorte qu'ils s'emparèrent de son cercueil, qu'on voulait transférer dans l'église des Pères-Rocollets de St-Denis, et qu'ils le descendirent dans les caveaux de l'église de St-Leu, sa paroisse, afin que sa dépouille mortelle demeurât parmi ceux qu'elle avait tant aimés.

Qu'y avait-il d'impossible, quand on était aidé par de pareilles auxiliaires ? Quelle misère n'aurait pas trouvé son secours, quelle douleur sa consolation ? Quel fléau n'aurait pas reculé devant ces merveilles d'une tendre et ardente

charité ? S'agissait-il d'améliorer le régime de l'Hôtel-Dieu, où les malades étaient mal soignés et négligés, sous le rapport spirituel ? une assemblée de nobles dames se réunissait, sous la présidence de Vincent-de-Paul, et l'association des dames de l'Hôtel-Dieu se formant, les 25 mille malades de cette maison de la douleur recevaient tout ce qui leur manquait, les extrémités des choses humaines se rapprochaient dans la sainte égalité de la croix; et les grandeurs de ce monde venaient s'abaisser, parlons plus juste, s'élever, en soulageant les misères les plus profondes et les plus lamentables de la triste humanité. Fallait-il secourir toute une province, la Lorraine dépeuplée, incendiée, affamée par les Suédois du duc de Weimar, qui portaient sur leurs étendards la Lorraine sous la figure d'une femme coupée en deux par une hache et environnée de soldats tenant d'une main le glaive exterminateur, et de l'autre la torche incendiaire, effroyable figure trop fidèlement réalisée ? Les dames de la Charité se réunissaient encore, et les missionnaires Lazaristes portaient à cette province désolée une somme de seize cent mille livres, somme énorme pour l'époque. Le cri de ces malheureuses créatures que leurs mères selon la nature abandonnaient par les rues, s'élevait-il vers le ciel ? Saint Vincent paraissait encore une fois devant ces nobles dames de charité qui l'avaient aidé dans toutes ses bonnes œuvres ; il leur disait : " Voyez si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir leurs juges. Je m'en vais prendre les voix et les suffrages ; il est tems de prononcer leur arrêt." Et, l'assemblée tout entière lui répondant par ses dons et par ses larmes, l'hospice des Enfants-Trouvés, sublime institution si bien selon le cœur du Christ, qui a dit : " Laissez ces petits s'approcher de moi," était fondé !

Voilà comment nous comprenons la mission, les devoirs des classes élevées de la société. Voilà quel emploi nous trouvons à ces trésors d'amour que Dieu a mis dans le cœur des femmes ; quelle occupation nous donnons à cette activité brûlante dont elles sont animées ; quel travail pour l'oisiveté opulente des salons ; quel remède pour l'ennui de la prospérité ; quelles émotions pour les âmes blasées de jouissance ; quelles nobles et saintes passions pour ranimer les esprits languissans et remplir les cœurs que le bien-être, les plaisirs, les joies du monde laissent vides, car, sur la terre, il n'y a pas de sentiment plus borné que celui de la joie, tandis que la charité est infinie comme le malheur !....

Gazette.

#### BULLETIN.

Nous avons été admis à examiner, chez les Sœurs-Grises de cette ville, une statue de la Ste: Vierge, que nous avons trouvée admirable sous tous les rapports. Cette Statue, haute de plus de quatre pieds, est une copie, sans les défauts, de l'image vulgairement connue sous le nom de *Médaille miraculeuse*. La Vierge repose sur un globe, et d'un pied elle foule la tête du serpent infernal. La statue avec le socle dépasse une hauteur de six pieds. Une couronne de douze étoiles d'or entoure la tête de la Vierge ; sa robe blanche, drapée avec une perfection inimitable, est semée clairement de petites fleurs d'or et bordée, ainsi que le manteau, d'une large dentelle d'or. Le manteau est d'un bleu foncé, enrichi des mêmes ornemens, et doublé d'un bleu tendre qui s'harmonie parfaitement avec la robe et tout l'ensemble de la statue. Le voile blanc est relevé à l'orientale au sommet de la tête par de riches cordons d'or. Rien de plus noble et de plus gracieux que ces ornemens. Et pourtant ce fut là ce qui nous frappa le moins dans cette œuvre de nos modestes artistes. Des connaisseurs consciencieux ont admiré comme nous, et par-dessus tout, les riches draperies du vêtement qui sont d'une vérité étonnante, et qu'imiterait difficilement le ciseau du plus habile sculpteur. La tête est d'une expression ravissante de vie, de modestie et de douceur ; la carnation est parfaite ; les yeux en particulier semblent animés ; de magnifiques tresses de cheveux, qu'on dirait véritables, se déroulent avec profusion sur les épaules et encadrent modestement ce chaste visage : c'est vraiment là une tête de vierge, et parfaite comme nous en avons vues rarement. Les proportions de toutes les parties sont au-dessus de tout éloge, et l'on s'oublie dans la contemplation de ce bel ouvrage. Hâtons-nous de dire que ce nouveau chef-d'œuvre du rare talent des Sœurs-Grises n'est pas en bois, comme nous le pensions d'abord, bien que nous ne puissions nous expliquer les difficultés vaincues dans les creux et les draperies : il est d'un carton particulier, d'une solidité à toute épreuve, et dont la composition ainsi que l'emploi est l'ouvrage, et aussi le secret de nos bonnes Sœurs. Notre étonnement n'en fut pas moins grand pour cela, surtout lorsque nous avons songé que ce devait être après des essais bien des fois infructueux et une patience sans bornes, que ces nouvelles statuaires, privées de conseils, de leçons, de modèles même, avaient pu atteindre dans un premier ouvrage ce degré de perfection.

Nous nous félicitons sincèrement de ce succès pour notre pays. Nous voyons là un double intérêt artistique et matériel tout à la fois. Tout le monde sait que la statuaire est celui des beaux arts qui manque le plus com-

plètement en Canada. On paie des prix exorbitans des statues grimacières et *Cestropiées*, qu'il est indécent quelque-fois d'exposer à la vénération publique, et qui ne peuvent servir qu'à jeter du ridicule sur la religion et les artistes, mais quels artistes ! A présent, on pourra se procurer, pour un prix cinq ou six fois moindre, d'excellentes statues de toute dimension, d'une solidité aussi durable, et d'un poids si léger qu'on pourra porter en procession celles de la plus grande dimension, sans embarras et sans danger. L'expérience qu'ont acquise les Sœurs-Grises par ce premier essai leur permettra d'arriver désormais à plus de perfection encore, et de satisfaire toutes les exigences. Nous nous permettons donc de recommander à MM. les curés cette communauté, si bien connue déjà par l'exécution des ouvrages les plus délicats et les plus difficiles. Ils pourront voir chez les RR. PP. Oblats la Statue en question ; car les charitables religieuses leur en font présent ; et nous avons l'assurance qu'en la voyant ils ne trouveront aucune exagération dans nos paroles. MM. les curés qui voudraient faire aux Sœurs-Grises quelques commandes devraient s'y prendre un peu à l'avance, car la saison de l'hiver est défavorable pour ce genre de travail, et demande plus de tems et de précautions.

Les renseignemens que nous avons reçu sur la mission de St. Philippe nous ont appris qu'elle avait eu le succès le plus complet. Les commencemens, comme nous l'avons dit, étaient loin d'annoncer ces heureux résultats. Mais à dater du jour où l'église fut incendiée, les paroissiens, qui crurent reconnaître là un châtement, rivalisèrent de bonne volonté et de zèle pour ne perdre aucune des grâces qui leur étaient offertes. Après ce funeste accident on n'entendit aucun murmure, aucune plainte ; mais tous les paroissiens entourèrent les missionnaires et les conjurèrent avec larmes de ne pas les abandonner en cette extrémité et de continuer la mission. Aussi, le jour même du sinistre, le respectable M. Frédéric Singer ayant généreusement offert sa maison, on la convertit sur le champ en chapelle, et à trois heures de l'après-midi les exercices reprirent leurs cours, comme si aucun malheur ne fût arrivé. De ce moment la paroisse entière offrit le spectacle le plus édifiant : un esprit nouveau semblait animer chacun de ses habitans ; le zèle pour les saints exercices devint de l'enthousiasme ; les conversions se succédèrent nombreuses, hélas ! mais pleines d'édification et de sincérité ; cinq cents personnes embrassèrent à la fois la tempérance totale ; des réconciliations touchantes opérées, des abjurations reçues, des mariages réhabilités, des scandales réparés, ce furent là des spectacles qui remplirent de consolation les cœurs de ces bons fidèles. Les missionnaires ne trouvèrent nulle part de plus parfait succès, nulle part en particulier ils ne trouvèrent des jeunes gens aussi bien disposés. C'est à ce point que dimanche prochain le R. P. Supérieur retournera à St. Philippe pour y former une congrégation de garçons, ce qu'il n'a pas cru devoir faire dans ses autres missions. Nous ne parlons pas de l'escorte triomphale qu'ils préparèrent à Monseigneur et de toutes les démonstrations solennelles de leur foi et de leur piété. Que le Seigneur soit béni de ce nouveau triomphe de sa religion sainte !

Oui, ce triomphe est beau, il devient sublime en face des ruines encore fumantes de leur temple. Une modeste croix de bois est plantée devant ces débris : elle doit rester sans ornemens, jusqu'au jour où ils auront relevé ces murs détruits et replacé Dieu dans son sanctuaire. Elle sera à la fois un signe d'espérance et de deuil ; elle leur rappellera ce qu'ils nomment leur châtement et dira la sainte et généreuse réparation. Et combien de tems encore ce monument s'élevera-t-il nu et dépouillé comme un témoignage d'infortune et de larmes ? Nous ne pouvons le prédire. Mais ce terrible accident est venu surprendre une des paroisses les plus pauvres du diocèse, dans un tems de pénurie extrême, lorsque cette église était encore obérée de dettes contractées pour sa récente restauration. Cette réunion de fâcheuses circonstances les jette dans une morne inquiétude, et leur ferait perdre l'espoir s'ils ne comptaient sur des secours étrangers. Mais ces secours, nous l'espérons, ne leur failliront pas. Ce sont pour nous des frères dans la détresse qui implorant notre générosité ; semblables à des exilés étrangers loin de la patrie, ils viennent ces frères dans la foi nous demander un toit sous lequel ils puissent prier Dieu, un temple où ils puissent dresser un autel ; cette paroisse, c'est une sœur indigente qui vient tendre la main à ses sœurs plus fortunées ; ce sont des chrétiens qui, se souvenant que la charité ne meurt pas, demandent à des chrétiens l'aumône et la pitié, et qui donnent en échange une centuple récompense, des prières et des bénédictions. Nous connaissons

trop bien l'immense charité de nos frères pour douter un instant que ces infortunés soient privés d'assistance. En réparant, nous dit-on, l'église de St. Philippe dans le cours de l'été prochain, la plus grande partie des murs pourra servir encore ; au lieu qu'un retard par défaut de secours fera perdre cette dernière ressource laissée à leur misère. C'est un nouveau motif pour les autres paroisses de se montrer secourables. D'ailleurs que n'a-t-on pas fait, dans cette dernière année surtout, pour des étrangers que nous ne connaissions pas, et dont les besoins véritables et l'emploi des aumônes étaient loin de nous être aussi bien démontrés ? Des sommes considérables sont sorties de notre pays, pour aller dire à des contrées lointaines et inconnues la charité et la foi canadiennes ? Nous ne nous en plaignons pas, quoique nous eussions quelquefois désiré moins d'importunité et plus de délicatesse dans les demandes : l'abondance et le succès de ces collectes nous honorent aux yeux de Dieu et des hommes. Mais serions-nous moins sensibles et charitables pour ceux de nos frères qui sont à côté de nous, pour des compatriotes et des amis, pour des catholiques qui viennent de nous donner de si beaux exemples de foi et de piété ? Non, il n'en sera pas ainsi ! Infortunés frères, séchez vos larmes : nous avons entendu votre cri de détresse, nous avons écouté votre touchante prière : c'est vous dire assez que nous viendrons à votre secours.

Pendant un récent voyage que nous fîmes dans une paroisse du nord, on nous apprit qu'un malheureux ivrogne avait été trouvé mort dans sa voiture. Ces terribles événements, que Dieu permet de tems en tems comme un avertissement de sa providence, devraient enfin ouvrir les yeux à ces vils esclaves de ce vice honteux. Nous ne parlons pas de sentimens de religion, d'honneur, d'intérêt, à ces êtres abrutis par un vice qui les ravale au dessous des plus bas instincts de la brute ; depuis longtemps ils ne les comprennent plus ; et les exemples de leurs frères tempérans, ils ne les voient et ne les comprennent pas davantage : il faut dire à cette espèce d'hommes, tu vas mourir ; et il n'est pas sûr encore qu'ils y prennent garde et vous comprennent. Constatons cependant que les sociétés de tempérance totale voient, depuis quelques mois surtout, grossir sensiblement la liste de leurs membres. On peut espérer que bientôt cette généreuse croisade obtiendra des succès, non plus seulement parmi ses membres, qu'elle protège et fortifie, mais qu'elle étendra ses salutaires conquêtes au-delà de ses rangs et arrêtera les désordres de ses ennemis mêmes par sa vigilance persévérante et son zèle invincible.

Nous reproduisons, à cette occasion, quelques extraits d'un excellent article de la *Minerve* sur l'intempérance, et nous applaudissons de tout notre cœur aux vues sages et judicieuses qu'il renferme.

Une coutume barbare et qui fait rougir pour notre pays, est celle qui porte trop souvent des misérables, sans aucun sentiment de religion ni d'honneur, à se donner rendez-vous pour aller s'assommer de sang-froid. Il n'y a plus là l'excuse de l'emportement du moment ; le feu de la colère a dû s'être éteint dans l'intervalle du tems et du trajet. Un fait semblable vient d'arriver presque sous nos yeux : dans la matinée d'hier, en face de notre établissement, nous dit-on, deux individus de ce genre vinrent, accompagnés d'un grand nombre d'autres, donner le spectacle de cette atroce folie. C'était un rendez-vous pour un duel à coups de poings. Quelle noble manière ! Que des Hotteutots se permettent de vider ainsi leurs querelles et de placer l'honneur dans le poing le plus dur et le plus énorme, nous dirions, enchaînez ces sauvages ; mais que des Canadiens, dont le caractère est la douceur et le savoir-vivre, fassent de la barbarie dégoûtante de gaieté de cœur, l'expression nous manque pour stigmatiser quelque chose d'aussi stupide et d'aussi honteux. C'est là, nous le savons, une singerie du pugilat anglais ; mais nous sommes loin de donner pour modèles à nos concitoyens les extravagances de notre mère-patrie, et les anglais bien nés rougissent les premiers des manies nationales. Que les Canadiens se contentent du beau caractère et des nobles coutumes de leurs ancêtres, sans emprunter à leurs nouveaux frères les travers et les vices de leur pays ; ils auront tout à gagner et rien à perdre.

A ce sujet, nous exprimerons notre regret que la police de jour, pour cette ville, ait cessé d'exister assez nombreuse, et le vœu qu'elle soit promptement rétablie sur son ancien pied, pour arrêter les désordres que commettent des gens qui ne reconnaissent d'autre maître que la force.

Le plus grand événement de l'Europe que nous ont fait connaître les dernières nouvelles, c'est le bombardement de Barcelone, qui est arrivé à l'en-

contre de toutes les prévisions. Cet événement doit avoir des résultats hors de l'Espagne, car deux grandes puissances y ont des intérêts en jeu. L'Angleterre n'abandonnera pas la position avantageuse que lui ont faite les circonstances ; et la France de son côté ne souffrira pas que son éternelle rivale établisse à sa porte une puissance redoutable, contre tous ses intérêts politiques et commerciaux. Or, déjà l'Angleterre a stipulé adroitement le prix de sa protection du gouvernement d'Espartero ; et la France dont les protestations sont encore à peu près des secrets diplomatiques, devra se prononcer à l'ouverture des chambres. La question d'intervention est devenue une question nationale ; elle sera pour le ministère Guizot une nouvelle pierre d'achoppement. Les journaux des deux pays rivaux s'en préoccupent vivement, et la regardent comme une des principales causes du remaniement ministériel qu'ils prédisent comme certain. Quant au régent, le bombardement de Barcelone lui a aliéné ses partisans les plus puissans. Les Anglais seuls ont pu gagner à ce triomphe du canon. Désormais les républicains espagnols et étrangers feront défaut à la cause du despote, qui se voit réduit à s'appuyer sur la puissance rationnelle de la jeune reine. Ainsi sa position est faussée par ce fait ; du premier rôle qu'il occupait, comme maître absolu, il est contraint de descendre à celui que lui imposeront la constitution et les royalistes, dont il ne peut plus se passer, c'est à dire, qu'il n'en a plus aucun. Nous sommes loin de nous en affliger ; car tout en déplorant la révolution de la Catalogne, à cause des conséquences malheureuses qu'elle dû amener dans la province insurgée, nous nous réjouissons qu'en dernier résultat elle ait entravé le tyran dans le cours de ses illégales vexations. Que les Espagnols n'oublient pas que le vice fondamental de leur gouvernement a produit tous les maux dont ils sont victimes depuis tant d'années ; que c'est l'ambitieuse vanité de cet homme qui a fait pleuvoir, durant vingt quatre heures ! le feu des bombes sur une ville impatiente du joug ; que le retour à la justice et à la modération de ceux qui la gouvernent est le seul remède à son état d'anarchie. Qu'ils nous disent maintenant ces demolisseurs de couvens, ces voleurs de trésors sacrés, ces emprisonneurs de moines et de religieuses, ces égorgers de prêtres, ce qu'ils ont gagné à chasser Dieu de son temple, et le catholicisme de l'Espagne. Jugez de l'arbre à ses fruits : voilà leurs œuvres ! Ils finiront comme tous les réformateurs sacrilèges, les fauteurs de discordes civiles, ils tomberont victimes des troubles qu'ils auront fait naître. Et on nous disait, il y a une dizaine de jours : *Décidément l'Espagne se civilise*. Belle civilisation, et belle tolérance, vraiment ! Si vous vous sentez du goût et de l'admiration pour ce genre de perfection, par pudeur, ne le dites pas.

Le traité des douanes franco-belges paraît décidément abandonné. Mais, comme le disait judicieusement un correspondant du *Courrier des Etats-Unis*, on peut juger qu'il devait être avantageux à la France, par l'émoi et le mécontentement qu'il fit naître dans les cabinets étrangers. On s'occupe en France d'un changement probable et prochain de ministère : comme de raison, MM. Thiers et Molé en seraient partie, car tous les ballotages s'exécutent entre ces hommes : Soult, Guizot, Thiers et Molé. On ne croit pas à la possibilité ministérielle de M. Lamartine, et on fait bien. C'est bien assez d'un ministère peureux et lâchement pacifique, on ne fera pas subir à ce pays un ministère élégiaque. Des quatre candidats cités plus haut, M. Thiers est le plus populaire, parcequ'à tort ou à raison, on croit qu'avec lui c'est la guerre ; M. Guizot, c'est la paix à tout prix ; M. Molé, c'est l'alliance russe, M. Soult, c'est la volonté royale. Guizot est impossible avec Thiers ou Molé. Les candidats aux portefeuilles d'importance secondaire peuvent entrer dans toutes les combinaisons.

#### Du Canadien.

*Retraite solennelle de Berthier, Bellechasse.*—Il a été ouvert à Berthier, le 15 du courant, une retraite à laquelle ont participé avec empressement la masse entière des habitans de l'endroit. L'église ne suffisait qu'à grand-peine au concours immense qui s'y portait continuellement. La foule des pénitens encombraient les confessionnaux jusqu'à onze heures du soir. Une telle piété ne pouvait manquer de produire les résultats heureux qu'elle était de nature à faire augurer. La paroisse presque entière a pris l'engagement de la tempérance.

Cette retraite, dont les avantages sont loin d'être au-dessous de ceux qui ont été obtenus ailleurs au moyen de cette sainte pratique, s'est terminée le 20. Le Rév. M. Mailloux, v. g. dont la parole est si puissante et si efficace, en été le directeur.

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

*De l'intempérance.*—La tempérance qu'embrassent de si grandes portions du peuple en ce pays, ne dit-elle pas à nos législateurs, qu'ils doivent seconder cet heureux mouvement par des dispositions destructives d'un vice destructeur de la société elle-même. La destruction de cette plaie morale, cause seconde de tant de malheurs moraux et physiques, sera en même temps le germe, la création plutôt du plus grand bien. Le temps immense perdu dans les bachanales, les dépenses qu'elles occasionnent, les pertes et les accidents auxquels elles exposent, les réputations que d'abord elles obscurcissent dans leurs fumées, et que plus tard elles noyent dans leur perfide liquide, l'énervement des corps, la diminution progressive des esprits, les mille et un chagrins, les mille et une misères d'intéressantes compagnes et de charmans enfans, et ces milliers d'autres malheurs qui sont la triste et nécessaire conséquence d'une passion toute malfaisante : oui, disons nous, tout ce pénible catalogue de misères humaines ferait place à un autre de prospérité solide, de grandeur réelle, de bonheur véritable. Vous verriez l'agriculture, l'industrie, le commerce, l'éducation, et tous les états de la société, dégagés que seraient leurs membres des entraves du vice honteux de l'ivrognerie, prendre un nouvel essor, donner une toute autre physionomie au pays.

Voici un résultat possible, auquel doit tendre l'élite de la société en faveur de cette portion d'elle-même, qui a eu le malheur de se laisser entraîner dans le tourbillon d'une passion dégradante.

En première ligne nous parlerons de la digue qu'oppose et qu'opposera toujours l'intérêt de ces hommes tout-matière. pour qui la possession de quelques piastres est bien préférable au plus bel ordre moral : de ces hommes incapables, dans l'aveuglement de leur passion pour l'argent, de comprendre toute l'infinie supériorité de ce même ordre sur celui purement matériel et par là même essentiellement démoralisateur : de ces hommes dont l'esprit, aveuglé par l'intérêt présent, ne peut concevoir qu'il serait plus avantageux d'abandonner un commerce qui ruine d'abord l'acheteur et ensuite par contre-coup le marchand, pour un autre commerce où le marchand et l'acheteur trouveraient des avantages réciproques et durables. En stigmatisant ces individus nous avons de bien nombreuses et honorables exceptions à faire parmi nos hommes de commerce. Il en est beaucoup parmi eux à grands sentimens, à vues larges, et qui savent faire une juste appréciation des choses : avec ceux-ci, qui d'ailleurs n'aiment qu'à honorer leur profession. le bien est possible : pour eux le salut de la société n'est pas chose indifférente. A ceux-ci donc nous nous permettons de suggérer, avec toute la déférence possible l'idée de retrancher de leur commerce les boissons, et même les articles de luxe, pour ne commercer à l'avenir que sur les objets de pure utilité..... Ce négoce, plein d'honnêteté comme d'honneur, outre la haute respectabilité qu'il imp.imerait à ceux qui s'y livreraient, donnerait encore un caractère de stabilité aux fortunes qui se feraient par son moyen, que n'ont jamais celles qui se font dans un trafic moins honnête et honorable.

En second lieu, nous dirons un mot de l'obstacle (et c'est peut-être le plus grand) que forme toujours au bien en général, et à la tempérance en particulier le nombreux corps des aubergistes. Tant de membres de ce corps appartenant, comparativement parlant à la pure matière, tout ce que nous avons dit des hommes-matière, leur est applicable d'autant plus qu'ils sont plus ignorans et plus vicieux..... Mais comme pour racheter le corps de l'inf. mie dont le couvrirait de tels êtres, combien d'hommes de bien et d'honneur ne compte-t-on pas dans son sein, d'hommes que la société place avec orgueil parmi ceux de ses membres qui lui font gloire par leurs vertus et leur patriotisme. A ces hommes, qui ont un cœur pour sentir, une intelligence pour comprendre, une volonté pour effectuer, nous prendrons la franche liberté de dire, qu'il est un moyen de tenir maison publique sans liqueurs spiritueuses. Aux Etats-Unis l'on voit communément de telles maisons où l'on se procure tous les besoins hors le liquide meurtrier : ces maisons, où règnent toujours l'ordre et la paix, sont-elles de préférence fréquentées par la meilleure classe des voyageurs. Dans ces respectables établissemens l'on a remplacé les liqueurs énivrantes par la belle eau limpide, par le doux lait, par le nourrissant chocolat, par le stimulant café, par le thé réchauffant, par les limonades rafraichissantes, etc, et cet heureux échange n'empêche pas de faire fortune aussi vite. En 3e lieu nous mentionnerons le sarcasme de certaines gens sur la tempérance ou sur les moyens employés pour y conduire. Le sarcasme étant toujours une arme terrible contre les faibles, mérite quelques mots de notre part pour en faire sentir l'injustice dans la cause en question. En effet pourquoi rire d'une vertu si belle, si ce n'est parce qu'il faut bien moins de courage pour en rire que pour la pratiquer ? Pourquoi encore condamner des moines (ceux des promesses de ne pas boire et des sociétés de tempérance) qui ne laissent pas que de faire beaucoup de bien, sans faire tout celui que l'on pourrait désirer, quand on ne suggère aucun autre moyen à la place, et que l'on ne se donne même pas la peine de présenter le remède du bon exemple. En vérité les railleries de ces personnes nous semblent un peu déplacées.

Minerve.

—La police qui a cessé d'exister d'après l'ancienne loi, a été réorganisée jeudi soir par M<sup>r</sup>. le Maire, sous le nom de connétables spéciaux ou garde de nuit en attendant qu'une police régulière et sur un plan économique soit établie.

Idem.

—Des recherches faites récemment dans les archives de France ont conduit à la découverte précieuse d'une carte géographique où se trouve tracée de la main du célèbre Franklin, la ligne de démarcation entre les possessions

anglaises de l'Amérique du Nord et des territoires des Etats-Unis. La ligne est en creux rouge et se distingue parfaitement. Le Doct. Franklin la traça à la réquisition d'un haut fonctionnaire sous le gouvernement français, ainsi que le fait voir une lettre dans laquelle il disait à ce dernier qu'il lui rendait la carte à lui communiquée, après l'avoir marquée d'une ligne en encre rouge pour distinguer les délimitations en question.

D'après ce document, la Grande Bretagne se trouverait considérablement lésée dans le traité de lord Ashburton, en ce qu'elle avait un droit exclusif, non seulement à tout le terrain ci-devant en litige, mais à une plus grande étendue de territoire. La ligne partie de la rivière Ste. Croix, ne va pas à Mars Hill, mais elle passe bien au delà, et fait tomber la rivière St. Jean et tous ses tributaires du côté anglais.

Idem.

*Scandaleuse Industrie.*—Samedi soir dernier, dit le *Herald*, une femme déceintement vêtue, avec un enfant dans les bras, entra dans un hôtel de la rue St. Paul et pinça son enfant pour le faire pleurer, afin d'obtenir l'aumône des personnes présentes en demandant la charité. Etant questionnée, elle déclara que son mari était mort depuis trois mois, et qu'un de ses enfans était mort le matin même et qu'elle n'avait rien pour lui faire donner la sépulture. Une petite souscription fut alors faite en sa faveur; aussitôt qu'elle laissa la chambre trois messieurs la suivirent afin de s'assurer de sa résidence. Quelle ne fut pas leur surprise, après avoir marché une courte distance, de la voir entrer dans un joli et respectable magasin de cordonnier. Après avoir fait plusieurs questions, ils découvrirent qu'elle était la femme du cordonnier, et qu'elle était constamment en habit de mendiante : avec une foule de contes, elle parvenait à obtenir la charité, et le tout dans l'intérêt d'augmenter la recette de sa chère moitié !!

Aurore.

On annonce l'apparition de quatre nouveaux journaux catholiques aux Etats-Unis. *Le Propagateur Catholique*, à la Nouvelle-Orléans (nous en avons reçu un numéro) ; *The United States Catholic Magazine*, qui remplace le *Religious Cabinet* ; *The Irish Citizen*, à Philadelphie ; *The Irish Volunteer*, à New-York.

*Commerce avec la Chine.*—On sait que du temps du gouvernement français il s'exportait du gensing du Canada à la Chine pour des valeurs considérables. Il paraît que cette racine sauvage forme encore un article important du commerce entre la Chine et le Etats-Unis. Un journal américain dit que dans les douze ou quinze mois derniers il en a été exporté des Etats de l'Ouest pour plus d'un million de piastres.

Idem.

## Extraits du Courrier des Etats-Unis.

Paris, 10 Décembre 1842.

Nos prévisions ne se sont pas réalisées : la ville de Barcelone n'a pas voulu se rendre sans résistance. Il en est résulté un immense malheur : Espartero a ordonné le bombardement de la ville, d'une ville de 150,000 âmes ! C'est là un acte de vandalisme que l'histoire flétrira justement. Nous admettons que le régent eût cerné la ville, qu'il essayât, si elle résistait, de la réduire en interceptant les communications. Rien de plus légitime, après tout : un gouvernement ne transige pas avec des révoltés ; il existe, donc il a le droit d'exister. Nous trouvons équitable que le régent réduisit la ville à l'obéissance, et qu'il punît les chefs des insurgés, tout en faisant la part des causes atténuantes. Il ne l'a pas voulu, il a préféré bombarder la ville ; c'est un acte abominable. Que les cendres de cette ville industrielle retombent sur lui aussi bien que le sang qu'il aura versé. Vingt-quatre heures de bombardemens ont dû suffire pour réduire cette cité qui a capitulé le 4.

Pendant qu'elle résistait, tandis que ses portes étaient fermées aux troupes du régent, les habitans ont crié à *bus les Anglais ! Vive la France !* Et pourtant quel gouvernement a cherché avec plus de persistance que le nôtre, depuis quelques années, à paralyser les mouvemens, les tendances populaires en Espagne ! C'est que la France est, quoiqu'on fasse, le foyer des grandes et des généreuses idées ! C'est que le libéralisme (et nous n'entendons pas ce mot dans son étroite signification d'il y a 15 ans) y rayonne, et part de ce centre pour échauffer les nations européennes. Nous avons deux fois fait saigner l'Espagne depuis trente ans, et ce pendant l'Espagne se tourne vers nous. Quelle plus énergique preuve de la grandeur de la politique française, qui a toujours, dans ses époques d'intelligence et de lucidité, essayé d'abaisser les Pyrénées ?

Le drapeau tricolore français a été arboré à Barcelone, ce centre de l'industrie espagnole, et les Anglais y ont été exécrés. Un vaisseau de guerre anglais, le *Formidable*, avait échoué près de Barcelone. Les marins français qui étaient dans ce port, ont secouru généreusement ce navire, et on l'a déchargé d'un matériel de guerre énorme. Les Barcelonnais en ont conclu avec raison que ce vaisseau n'était pas chargé pour rien de cette quantité de canons, de cette masse de poudre, de toutes ces armes à feu, et qu'il avait reçu mission d'intervenir. De là cette explosion de cris de haine contre Espartero et contre l'Angleterre.

Les habitans des autres villes de la Catalogne étaient en marche pour secourir la noble ville ; la nouvelle de la capitulation les a, si

nous en croyons les dépêches télégraphiques qui ne disent pas tout ce qu'elles savent, obligés de retourner dans leurs foyers. Nous pensons toutefois que l'Espagne n'a pas dit son dernier mot. Le comité républicain de Madrid est puissant, et jusqu'à présent, il a été fort tolérant, fort patient en faveur d'Espartero. Cette fois, il va rompre avec lui, et il va suivre en cela l'exemple que lui donne le *National* de France. Ce journal, sous la plume de M. Marrast, a été quelque temps le partisan de la régence, qu'il considérait comme une bonne transition à la république fédérative. Il a dissimulé ses ressentiments contre Espartero, au sujet de l'impunité dont a joui Zurbano après l'insulte faite au négociant français Lefebvre. Hier, il a dépouillé cette indulgence, et Espartero n'est plus pour lui qu'une bête féroce. Ce jugement des radicaux français retentira en Espagne, et dès à présent vous allez voir le parti républicain s'organiser de l'autre côté des Pyrénées, sur tous les points importants.

Les radicaux sérieux d'Espagne et de France tenaient à ne pas entraver le régent, à le laisser réorganiser le pays dévasté par les guerres. Aujourd'hui, ils lui retirent leur appui, et nous allons assister à une curieuse lutte, dans laquelle seront, d'un côté, les radicaux d'Espagne, les christinos et les carlistes; de l'autre, Espartero peu à peu dépouillé des sympathies populaires, et de l'adhésion de la bourgeoisie elle-même.

Il y a, à Paris, un assez bon nombre de négociants qui sont fort inquiets des suites du bombardement. Ils ont des maisons à Barcelone, et des magasins remplis de marchandises. Plusieurs de nos grandes villes commerçantes sont dans le même cas, et doivent partager les mêmes inquiétudes.

Après le *National*, c'est la *Presse* qui s'est montrée le plus hostile au ministère, pour son immobilité devant cette immense question, qui, à coup sûr, sera la plus grande dont notre gouvernement n'ait été menacé depuis 1830; elle portera dans ses flancs la paix ou la guerre. Le *Journal des Débats* insiste pour prouver que Christine n'est pour rien dans le mouvement de Barcelone, et que les républicains ont tout fait; les autres journaux ne savent que dire.

**BOMBARDEMENT ET RENDITION DE BARCELONE.**—Les journaux de Paris du 10 nous apportent la nouvelle que l'insurrection barcelonaise a été étouffée d'une manière plus sanglante que les derniers rapports ne l'avaient fait espérer. Les brouillards qui continuent à régner sur la France n'ont pas permis de recevoir des détails complets sur cette horrible affaire. Il paraît que le régent Espartero refusa de recevoir l'évêque et les députés de Barcelone qui s'étaient rendus auprès de lui. Alors la junte publia une proclamation, dans laquelle elle laissait au peuple à décider le parti qu'il avait à prendre. Il paraît que la ville se prononça pour la résistance poussée jusqu'à la dernière extrémité, et la première mesure qui fut adoptée fut de sonner le *sommeten* ou tocsin, signal d'une levée générale de la Catalogne.

Quiconque n'est pas Catalan ou ne connaît pas bien la Catalogne, n'a pas d'idée de l'effet produit sur les habitants de cette province lorsque ce signal d'une levée en masse fait entendre ses formidables sons. Il se répand parmi eux, comme la croix enflammée des anciens temps parmi les montagnards de l'Ecosse, et fait lever jusqu'au dernier homme pour la défense de son foyer, de sa femme, de ses enfants. Quelle que soit la division des partis dans la Catalogne, celui qui sonne le premier le *sommeten* acquiert un grand avantage. Avec la rapidité du télégraphe, le son des cloches de la première église est répété par l'église la plus proche, puis par les autres, jusqu'à ce que le sinistre appel ait retenti dans toutes les vallées, sur toutes les montagnes.

Aussitôt que le peuple se fût décidé à la résistance, un détachement des gardes nationaux fit une sortie, et poussa l'audace jusqu'à aller attaquer une partie de l'escorte du régent, entre San Felen et Barcelone.

Le bombardement commença à onze heures le 3 décembre, conformément à la menace qu'en avait faite le régent. Il continua sans interruption jusqu'à minuit. 817 bombes furent lancées dans la ville et y causèrent de grands dégâts. Profitant du désordre qui s'en suivit, la populace attaqua la maison de ville où était déposé le trésor de la municipalité contenant 200,000 piastres, et après l'avoir pillé elle se rendit dans les autres maisons où elle supposait pouvoir trouver le meilleur butin. La confusion et la violence la plus grande régnèrent alors dans la cité, jusqu'à ce qu'une partie de la garde nationale, composée de ceux qui avaient une maison, une propriété, une famille à défendre, résolut d'ouvrir les portes aux soldats d'Espartero pour se protéger contre le torrent dont ils avaient eux-mêmes abattu les digues. Pendant ce temps, et après la cessation du feu, le général Van Halen avait sommé la ville de se rendre, et donné six heures aux autorités pour désarmer les corps francs qui

tenaient encore au dehors. Les autorités rassemblèrent les notables habitants, et avec l'aide d'une partie de la population, elles réussirent à désarmer les insurgés. Alors elles ouvrirent les portes, et le général Van Halen avec ses troupes fit son entrée dans la ville, vers 5 heures dans la soirée du 4.

Un corps de *sympathiseurs* de Girone et de Figuières, qui s'étaient mis en marche au son du tocsin, pour aller porter secours à leurs frères assiégés, arrivait alors, mais heureusement pour eux ils trouvèrent l'insurrection étouffée, et ils purent s'en retourner avec leurs peaux dans leurs foyers.

Avant le commencement du bombardement, les soldats de la milice s'étaient rendus en corps auprès d'un bâtiment de guerre français, pour réclamer leurs officiers qui s'y étaient réfugiés. Mais ceux-ci se refusèrent à les suivre, et les miliciens proférant des menaces violentes, le capitaine du navire fut contraint de les menacer à son tour, de les repousser par force, s'ils ne se retiraient pas.

Espartero n'avait pas encore fait son entrée dans Barcelone le 5. On pensait que Van Halen allait lever sur la ville une contribution de 2,000,000 de piastres.

BARCELONE, 5 décembre.

Les ravages du bombardement ont été immenses; presque toutes les maisons ont plus ou moins souffert. Un grand nombre de bâtiments ont été entièrement détruits; de ce nombre est l'habitation de Velasquez, député aux cortès, dont la perte est évaluée à 50,000 fr. La maison du consul de France a reçu trois bombes et un boulet; les artilleurs de Montjuich faisaient évidemment tous leurs efforts pour abattre le pavillon tricolore arboré au-dessus du consulat.

Par un décret en date d'hier, le capitaine général Van Halen a dissout la garde nationale: tout individu qui ne livrera pas ses armes sera passible de mort. Une contribution forcée d'un million de francs est imposée à la population de Barcelone; l'état de siège est maintenu. Le régent n'est pas encore entré; mais on voit Van Halen et Zurbano parcourir les rues aux galop. Il est impossible de peindre la consternation qui règne dans la ville.

PERPIGNAN, 9 décembre (par le télégraphe).

Hier, tous les magasins ont été fermés, à Barcelone. Les patrouilles chargées des arrestations, n'ayant pu trouver aucun des officiers rebelles, se sont emparées des simples soldats et gardes nationaux. Il y en a déjà eu bon nombre de fusillés. Le vaisseau le *Formidable* a été remorqué en dehors de la rade par le steamer *Cyclops*.

## SIÈGE D'ANVERS, Esquisses militaires.

### I. LA TRANCHÉE.

Depuis huit jours l'armée réunie dans le voisinage de la citadelle attendait avec impatience le moment de commencer les travaux. Enfin, le 29 novembre, toutes les troupes reçurent l'ordre de se rendre dans différents lieux qui leur avaient été désignés d'avance. Il faisait nuit, et la nuit était noire, le vent soufflait avec violence, la pluie tombait par torrents, les chemins étaient détrempés, les soldats dans l'eau jusqu'à mi-jambes, les fusils eussent été hors d'état de servir s'il eût fallu en faire usage; l'eau traversait les épaisses capotes militaires; mais personne ne songeait à se plaindre, car on allait ouvrir la tranchée.

A neuf heures du soir, quinze cents hommes par brigade furent dirigés sur les dépôts de tranchée, et là, à la lueur de grands feux que l'on avait eu soin de masquer du côté de la citadelle, le génie leur distribua les fascines, les pelles et les pioches; puis tous filèrent sans bruit, vinrent se placer sur la ligne tracée par les officiers du génie, et à onze heures du soir, tandis que les soldats d'élite, couchés à plat-ventre, se tenaient prêts à repousser une sortie de l'ennemi, ils commencèrent à creuser le fossé et à élever l'épaulement qui devait les protéger contre le feu de la citadelle. Tout le monde observa d'abord le plus profond silence, car il y allait du salut de tous; mais lorsqu'on vit que les Hollandais n'avaient pas même songé à nous inquiéter dans cette opération ordinairement si périlleuse, et que l'on était déjà couvert par les terres amoncelées, alors ni les recommandations, ni les menaces des officiers ne purent empêcher les soldats de se livrer tout entiers à leur gaîté et de la témoigner par des plaisanteries et des bravades de toute espèce; aussi, lorsqu'à midi précis le général Chassé, en réponse à une sommation, fit tirer le premier coup de canon, il s'éleva un hurra général de cris de joie et d'allégresse.

Toutant c'était, je vous assure, un service pénible que celui de la tranchée et dont rien ne dédommageait nos pauvres soldats. Dans un terrain planté et situé à une demi-lieue de la citadelle, entre les trois plus beaux parcs de la contrée, une brigade avait établi son camp. Commandée par un général dont la bravoure était devenue proverbiale dans l'armée, renommée par sa discipline autant que par le zèle et l'ardeur qui l'animaient, c'était à elle qu'on avait recours quand les besoins imprévus du service exigeaient un renfort d'hommes décidés et intrépides, et on ne la ménageait

pas, cette pauvre brigade !... C'était un étrange intérieur, bien curieux à observer que celui de ce camp construit à la hâte, camp de paille et de branchages, camp irrégulier, camp pittoresque, où les baraques des officiers étaient confondues avec celles des soldats, où le feuillage des pins les plus rares et les plus précieux formait l'abri du simple fantassin, où l'on se chauffait avec le cèdre du Liban comme avec le hêtre indigène, où le chêne séculaire brûlait tout entier pour réchauffer les membres engourdis du pauvre soldat et pour faire cuire son modeste repas ; ce camp où les éclats de rire se mêlaient à ceux du canon qui ébranlaient le sol sur lequel nous étions couchés ; ce camp où Charlet venait puiser de si heureuses inspirations, où, assis en rond autour d'un immense feu de bivouac, les soldats se racontaient les fatigues de la veille et les travaux du jour, faisaient l'éloge du camarade mort glorieusement à son poste, le panégyrique ou la satire de leurs officiers, distribuaient les grades et les récompenses avec un discernement et une sagacité vraiment remarquables. Oh ! tout cela était bien beau, surtout pour moi qui débutais dans la carrière.

Nos travaux se poursuivaient sans relâche, et le 3 décembre, à midi, nous pûmes ouvrir notre feu contre la citadelle. Alors ce fut un magnifique spectacle pour les yeux et pour les oreilles, que ces cent cinquante bouches à feu vomissant, de part et d'autre, la fumée et la mort ; ces officiers d'artillerie qui commandaient leurs batteries, à cheval sur les épaulemens pour mieux juger leurs coups et les corriger au besoin ; ces bâtimens qui s'éroulaient, ces édifices que nos bombes embrasaient et d'où s'échappaient en tourbillonnant des nuages de fumée ; et cet immense drapeau placé sur la grande caserne, qui, incessamment renversé par nos projectiles, était incessamment relevé par des hommes intrépides, pour être, l'instant d'après, soudroyé de nouveau ! Mais c'est la nuit surtout que ce spectacle était beau, quand l'obus rapide décrivait dans sa course une longue traînée de feu ; quand la bombe au vol pesant et lourd faisait frémir l'air violemment comprimé ; quand des paquets de grenades éclataient en même temps, comme le bouquet d'un immense feu d'artifice ; tandis que le bruit irrégulier de la mousqueterie se faisait entendre sans relâche et que le son grave et plein du canon formait comme une basse continue à ce concert infernal.

L'action principale, dans un siège, appartient à l'arme du génie ; les résultats auxquels on est arrivé si rapidement prouvent assez le talent du général qui a dirigé les travaux ainsi que le zèle des officiers et de ses soldats qui l'ont secondé dans l'exécution de ses plans. Après le génie, l'artillerie doit aussi réclamer une large part d'éloges ; le temps et le terrain lui opposaient des difficultés immenses qu'elle a surmontées par sa persévérance, et, pour être moins prompts, les résultats qu'elle a obtenus ne sont pas moins décisifs. Le siège offrait à l'infanterie peu de moyens de se distinguer d'une manière spéciale, et néanmoins chaque régiment a payé son tribut de dévouement et de courage, soit en concourant aux travaux, sous la direction de l'artillerie et du génie, soit en demeurant pendant des heures entières exposé au feu de l'ennemi pour protéger les batteries et les têtes de sapes. Dans cette courte campagne, on trouverait à citer bien des traits de sang-froid et d'intrépidité qui prouveraient que la valeur en France est héréditaire, et que les Français d'aujourd'hui sont les dignes descendans des vainqueurs de Bouvines, de Denain, de Fontenay, d'Hohenlinden et de Wagram. J'ai vu un soldat, un simple grenadier, grièvement blessé d'un éclat d'obus, refuser d'aller à l'ambulance, et, quelques instans après, tomber, frappé d'un coup mortel. Un autre, un canonier, reçut, en pointant une pièce de la batterie de brèche, une balle qui le traversa presque d'outre en outre. Ses camarades voulaient l'emporter. « Je n'abandonnerai pas mon poste, s'écria-t-il ; c'est ici que je dois mourir, dans cette batterie où mon frère servait cette même place où il est mort hier. Je veux mourir ou le venger. » Et il continuait à animer ses compagnons de la voix et du geste. Sans doute son généreux dévouement aurait causé sa mort ; mais lui-même avait trop présumé de ses forces ; elles l'abandonnèrent, il tomba sans connaissance. Alors on put le conduire à l'ambulance, où les soins empressés des chirurgiens, pleins de zèle et d'habileté, conservèrent du moins ce brave à la patrie.

Mais, parmi les braves, une femme doit être placée en première ligne ; une femme, une cantinière du 25<sup>e</sup> régiment, Antoinette Maron, a laissé bien loin derrière elle tous ceux auxquels le dévouement à la patrie, l'amour de la gloire et l'espoir des récompenses ont inspiré d'héroïques actions. Il me semble encore la voir, la bonne cantinière du 25<sup>e</sup>, avec son chapeau noir et rond, son chapeau tout percé de balles, sur lequel le numéro de son régiment se détachait, en or, au milieu d'une couronne de lauriers ; avec sa fraise blanche, que ne déparait pas le sang des blessés qu'elle avait secourus, sa jupe de serge rouge, son caleçon de même couleur, ses longs cheveux de jais, ses grands yeux noirs, et tout cet air d'humanité qui respire en elle. Qu'elle était admirable quand, au milieu du feu le plus vil, ne s'inquiétant ni balles qui sifflaient à ses oreilles, ni des boulets dont le vent la forçait à courber involontairement la tête, ni des bombes dont les éclats frappaient et tuaient à ses côtés, elle allait de l'un à l'autre, offrant et débitant sa marchandise, donnant gratis à ceux qui ne pouvaient pas la payer, secourant les blessés, encourageant les faibles, accordant un mot d'éloge aux intrépides, faisant tout la fois le métier de cantinière, de chirurgien, de soldat et d'officier !

Aussi comme on l'aimait dans l'armée ! comme on avait des égards pour elle ! Elle aurait pu laisser son tonneau et ses bouteilles une journée tout entière dans la tranchée sans qu'il lui manquât seulement un petit verre de

genièvre. Les généraux la saluaient amicalement lorsqu'ils la rencontraient, et quand elle venait au grand quartier général, tous les brillants officiers d'état-major s'empressaient autour d'elle. Mais elle ne paraissait point étourdie de tant d'hommages ; elle semblait habituée à les recevoir. Cette femme étonnante était née pour la guerre.

Son amour-propre a dû éprouver une jouissance bien douce lorsqu'en présence d'une partie de l'armée on lui a décerné le prix de son courage ! Mais peut-être n'a-t-elle pas encore été récompensée comme elle le méritait. J'aurais voulu qu'une souscription en sa faveur fût ouverte par toute la France. Si toutes les mères dont elle a secouru les fils eussent apporté seulement le denier du pauvre, elle se fût trouvée riche pour le reste de ses jours. Il y a de ces récompenses nationales dont on ne devrait pas être avare, parce qu'en honorant le dévouement on lui donne des imitateurs ; c'est de l'argent placé à de gros intérêts.

Je manquerais à mon devoir d'historien exact et fidèle si je ne mentionnais ici, d'une manière toute spéciale, cette troupe d'élite connue sous le nom de *compagnie infernale*, qui se montra si digne de ce glorieux surnom, et qui rendit de grands et signalés services, surtout pendant la dernière période du siège. Les *infernaux* étaient des volontaires du 19<sup>e</sup> léger, que l'on avait spécialement chargés de protéger les travaux du génie par un feu continu. Ces hommes intrépides s'acquittaient consciencieusement de leur mission ; toujours placés aux endroits les plus exposés, montés presque à découvert sur la banquette ou cachés jusqu'à la ceinture dans des trous de loup pratiqués à cet effet, ils ne souffraient pas que personne se montrât sur les remparts ennemis ; sitôt qu'un homme y paraissait, il était salué par de nombreuses décharges et ajusté avec une adresse et une précision telles qu'il était rare qu'il ne fût pas frappé.

Il faisait beau les voir tout noirs de poudre et de boue, quelquefois couverts de sang, enveloppés d'un épais nuage de fumée, travailler avec une constance admirable, sans que leur courage se démentit un seul instant, pendant la durée d'un service de vingt-quatre heures. Aussi comme ils s'enorgueillissaient de leur surnom ! comme ils se redressaient en présence d'un officier supérieur ou d'un général ! et comme aussi officiers supérieurs et généraux leur prodiguaient à l'envi les encouragemens et les éloges ! J'ai vu le fils d'un des plus illustres maréchaux de l'empire s'honorer d'être compté au nombre des *infernaux*, et rivaliser de zèle et de dévouement avec eux, en venant comme eux faire le coup de fusil contre les tirailleurs hollandais. Honneur au duc d'Istrie, qui a si bien compris ce qu'il devait au beau nom qu'il porte et qui a prouvé que le sang du héros Bessières n'a point dégénéré dans ses veines !

## II. ÉPIQUES HÉROÏCO-BURLESQUES.

Au milieu de cette sublimité d'horreur, parmi toutes ces scènes imposantes, il y en avait aussi quelquefois de vraiment comiques et qui provoquaient dans nos rangs de bons et francs éclats de rire. Un jour, ou plutôt une nuit, je ne sais quel régiment se trouvait de service, je crois pourtant que c'était le 7<sup>e</sup>. de ligne ; les officiers du génie demandèrent quelques hommes de bonne volonté dont le concours leur était nécessaire pour exécuter certains travaux. D'abord cette réquisition faillit occasionner une dispute sérieuse ; on ne demandait que quelques hommes, mais tous étaient pleins de bonne volonté, tous donc voulaient en être et tous à peu près avaient des droits égaux à cet honneur ; je ne me rappelle pas trop comment on trancha cette difficulté, mais il me semble qu'on prit au hasard afin que personne n'eût le droit de se plaindre. Quinze hommes robustes, décaillés, prêts à tout, furent mis à la disposition du génie, et voilà mes gaillards, installés les uns sur des banquettes, les autres dans des trous de loup, qui se mettent à faire feu de toutes les manières, feu tribord, feu babord, feux obliques et directs, le tout pour empêcher l'ennemi de s'apercevoir que l'on travaillait à la construction d'un radeau à l'aide duquel on voulait traverser le fossé de la lunette Saint-Laurent.

Les officiers du génie, auxquels ces volontaires étaient fort utiles, leur donnèrent quelque argent pour les récompenser de leur zèle et les engagèrent à boire aux succès de nos armes, ce dont ils s'acquittèrent trop bien, car ils firent de si copieuses libations que bientôt la plupart de nos braves perdirent complètement la raison. Ils s'ennuyèrent de rester dans leurs trous de loup, et quatre d'entre eux, s'avançant tout à coup vers l'officier chargé de les surveiller, lui déclarèrent avec un sérieux comique qu'il faut en finir et qu'ils veulent prendre la citadelle.

— Parbleu ! mes amis, répondit l'officier qui s'apercevait de leur état, moi aussi je veux la prendre, et j'espère que nous y travaillons tous de la belle manière.

— Sans doute, lieutenant, sans doute ; mais cela ne va pas assez vite ; le siège n'a déjà que trop duré et c'est à nous qu'est réservée la gloire d'y mettre fin. Nous sommes Français et nous allons vous le prouver.

— Que prétendez-vous faire ?

— Prendre la citadelle, et voilà ! Mais quant à vous, lieutenant, ajouta l'orateur de la bande, cela ne vous regarde pas ; fermez seulement les yeux ; nous savons bien que vous êtes un brave, vous avez fait vos preuves ; mais respect à la consigne ! On vous a placé ici et vous ne devez pas abandonner votre poste. Seulement, si demain matin nous ne sommes pas maîtres de cette damnée citadelle, vous me rendez sur votre rapport :

« Manquent Pierre Bergeron, Jean P...ot, Eustache Bras-de-Fer et Jérôme Sans-Quartier, morts de la mort des braves. »

L'officier, voyant qu'ils avaient réellement pris au sérieux cette folle idée

et qu'ils s'obstinaient à vouloir l'exécuter, leur intima l'ordre de ne pas le quitter; puis des ordres il passa aux menaces, tira son sabre, prit le plus mutin par le collet; mais, pendant ce temps, les trois autres s'échappèrent, montèrent sur la banquette, enjambèrent l'épaule, et s'en vont à l'aventure comme de vrais chevaliers errants, criant à tue-tête, chantant :

La victoire est à nous, etc.

et tirant force coups de fusil au hasard contre les solides remparts et leurs épais revêtements de briques.

Une demi-heure environ s'écoula ainsi, et tout le monde croyait ces malheureux victimes de leur témérité, lorsqu'à notre grand étonnement nous les voyons reparaitre; les cartouches étant venues à leur manquer, et la pluie qui tombait ayant à peu près dissipé leur ivresse, ils avaient cru prudent de regagner leur poste; mais comme ils craignaient les plaisanteries de leurs camarades, ils s'efforçaient de rentrer inaperçus dans la tranchée. Déjà 2 d'entre eux étaient à couvert et le troisième se disposait à les suivre, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a perdu son schako; il s'irrite, et, ne voulant pas exposer son chef ni aux quolibets du *louslic* de la compagnie, ni laisser aux ennemis un trophée dont ils puissent se glorifier, il jure qu'il retrouvera son malencontreux schako et retourne sur ses pas, malgré les ordres de son lieutenant, malgré les prières de ses camarades qui le conjurent de ne pas s'exposer plus longtemps à une mort presque certaine.

Une demi-heure, une heure, la nuit entière se passa, et le lendemain le rapport officiel portait ces mots :

« Pierre Bergeron, grenadier à la première compagnie, manque à l'appel. Comme cet homme avait la réputation d'un intrépide soldat, on doit penser qu'il a péri de la mort des braves. »

Cependant il n'en était pas ainsi; on a bien raison de dire qu'il y a un dieu pour les ivrognes; le grenadier n'avait été atteint ni par la mousqueterie, ni par les boulets, ni par la mitraille; il n'avait pas non plus retrouvé son schako; mais, en le cherchant, il était tombé dans le fossé du bastion de Tolède, et là, complètement dégrisé, oubliant enfin ses projets de conquête et son ancienne fierté, il avait humblement appelé à son secours le factonnaire hollandais, qui appela lui-même son officier, lequel vint, suivi de quatre hommes et d'un fûlot, retirer notre infortuné conquérant, qui, pour expier son intempérance, fut condamné non pas à quinze jours de salle de police, mais à quinze jours de détention dans les casernes de la citadelle, où il resta jusqu'après la capitulation. J'ai vu cet homme lorsqu'il fut délivré; il se louait beaucoup de la générosité des Hollandais.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le soldat français, c'est une gaieté franche et naturelle qui se soutient même au milieu des plus grands dangers. J'étais un jour près d'une batterie de pierriers que l'on avait nouvellement armée; un canonier, qui venait de casser sa pipe de terre, témoignait sa mauvaise humeur et se dépitait de ne pouvoir jusqu'au lendemain matin se livrer à son passe-temps favori. Tout à coup il jette son *brûle-gueule* dans un des pierriers que l'on chargeait.

— Au moins, dit-il, il faut que tu serves encore à quelque chose. Tu portes de mes nouvelles aux Hollandais.

— C'est bien, camarade, lui réponds son voisin; mais quand on fume, il faut boire la goutte.

Et prenant une bouteille vide dans le panier de la cantinière, il y verse avec beaucoup de gravité un petit verre de genièvre; puis il ajoute le tout à la charge qui s'éleva bientôt en l'air au milieu des éclats de rire et des applaudissements de tous les spectateurs.

Je ne crois pas que chez aucun peuple on puisse trouver de pareils traits d'insouciance dans un pareil moment; car le poste était périlleux; on comptait en l'air en ce même temps quatorze ou quinze bombes, qui en éclatant portaient la mort de tous côtés. Jamais peut-être une si grande quantité d'artillerie n'avait été mise en batterie sur un aussi petit espace. Partout les boulets et les obus crétaient les épaulements, tandis que les balles des tirailleurs balayaient tout ce qui se présentait sur la banquette. J'ai vu beaucoup d'anciens et de braves militaires qui avaient échappé aux sanglantes et glorieuses campagnes de l'empire, qui avaient assisté à des sièges meurtriers, et qui pourtant s'étonnaient de cette grêle de projectiles qui tombaient si serrés et si dru. D'autres qui, n'ayant jamais vu de sièges, n'avaient pu jusque-là s'en faire une idée, disaient qu'ils aimeraient mieux se trouver à trois grandes batailles que de recommencer ce que nous venions de faire, et proclamaient hautement qu'il fallait plus de vrai courage pour suivre sans sourciller toutes les opérations d'un siège que pour combattre en rase campagne.

Et en effet, ceci est assez facile à concevoir.

En rase campagne, dans une escarmouche, dans un combat, dans une bataille, l'odeur de la poudre produit une sorte d'enivrement. On est enveloppé d'une épaisse fumée qui empêche de reconnaître toute l'étendue des pertes que l'on fait. D'ailleurs on ne reste pas toujours à la même place, on donne des ordres, on en reçoit; on exécute les mouvements prescrits, on avance, on recule, on fait une pointe, on bat en retraite, on appuie à droite ou à gauche, on soutient une charge de cavalerie; on fait des feux de pelotons, des feux de rangs; on enlève à la baïonnette un mamelon ou une batterie; et enfin on reste rarement dans l'inaction; on n'a ni le loisir ni la possibilité de s'occuper de ce qu'on laisse devant ou derrière soi. Ce n'est qu'après l'action que l'on ramasse les morts et les blessés; mais alors le danger est passé et les réflexions que cette vue peut inspirer au soldat sont bien vite oubliées.

Mais dans la guerre de siège, il n'en est pas de même; le travailleur de

tranchée doit rester douze heures au moins et souvent davantage à la même place, sans pouvoir la quitter sous quelque prétexte que ce soit. Il dépose ses armes et tout cet attirail militaire auquel il est peut-être habituellement redevable d'une partie de son assurance; on les remplace par une pelle ou une pioche dont il faut qu'il se serve pour creuser et élargir péniblement l'étroite sape qui doit le conduire jusque sous les murs de la place. Il est obligé d'observer presque toujours un rigoureux silence, il a donc tout le temps de s'abandonner à ses réflexions; enfin, et ce qui sans doute lui paraît le plus dur, il est exposé aux coups de l'ennemi sans pouvoir les lui rendre, et son sang lui bout dans les veines d'impatience et d'ennui. Aussi, lorsqu'un homme tombe frappé dans la tranchée, presque toujours on voit les tirailleurs s'arrêter et se regarder en silence; la pioche déjà levée retombe sans force et comme émoussée; il y a ordinairement un moment d'hésitation, mais il n'est pas de longue durée. Si l'homme a été frappé d'un coup mortel, son oraison funèbre est faite en peu de mots.

— Pauvre diable! c'est dommage! c'était un brave soldat, un bon officier, un excellent camarade!... c'était l'honneur du régiment. Mais au moins son compte a été bientôt fait; il n'a pas eu longtemps à souffrir! C'est encore du bonheur!...

Et l'on essuie furtivement une larme que l'on rougit presque de donner à la mémoire du brave dont on se trouve à jamais séparé.

Mais si le coup n'est pas mortel, si le malheureux respire encore, on s'approche de lui, on lui prodigue des soins; on examine sa blessure; ses camarades ne veulent pas confier à d'autres le soin de le porter à l'ambulance; c'est alors que l'impression devient grande et terrible, lorsqu'on voit ces os brisés en mille éclats, ces chairs pantelantes et couvertes d'un sang noir et caillé, ces traits contractés par la douleur, et le blessé qui présente à la scie de l'opérateur ce reste de membre déjà mutilé par le boulet. Oh! je vous jure qu'alors il faut avoir du courage pour retourner à son poste et pour y rester ferme, la souris sur les lèvres et la tristesse dans le cœur!...

Le soldat comprend bien cela de lui-même. J'ai vu un canonier grièvement blessé recommander à ceux qui l'emportaient de cacher sa blessure: « Son aspect est trop hideux, disait-il, et je sais l'impression que cette vue produirait sur eux. » Il fallait avoir une âme fortement trempée pour faire une pareille réflexion, et dans un pareil moment. Une heure après, le malheureux n'existait pas; la partie antérieure du crâne avait été fracassée par un éclat d'obus et tous les secours de l'art furent inutiles.

### III. CAPITULATION.

Cependant les travaux étaient poussés avec autant de promptitude que de prudence; la prise de la lunette Saint-Laurent avait donné un nouvel élan à nos troupes, qui regardaient ce premier succès comme un sûr garant de l'heureuse issue de notre entreprise. On s'occupait de terminer les descentes de fossé blindés et à ciel ouvert. Malgré le mauvais temps, malgré les pluies continuelles qui, en faisant ébouler les terres, nous retardaient sans cesse, les batteries de brèche et les contre-batteries avaient été construites et armées entièrement, sous la direction de l'habile général Neigre, qui présidait lui-même à toutes les opérations importantes, et le 22 on commença à battre avec une effrayante activité ce beau rempart de briques si rouge, si coquet et si propre, qui semblait naguère défier nos forces et notre courage; les charges avaient été augmentées pour donner aux boulets la plus grande force et la plus grande vitesse possibles. Aussi leur effet fut prodigieux, et, le 23 au matin, la brèche large et belle semblait déjà toute préparée pour ouvrir un passage à nos troupes; quelques boulets de plus pour déterminer l'éboulement des terres supérieures, et elle eût été praticable.

Depuis quelques jours une seule pensée préoccupait tous les esprits. L'ennemi attendrait-il l'assaut? Tel était le sujet de tous les entretiens. On désirait généralement l'assaut, parce que là du moins on pourrait avoir l'occasion de se distinguer d'une manière toute particulière, mais dans le cas où il faudrait le donner, quel serait le chef chargé de le commander? quel serait le régiment jugé digne de se présenter le premier aux coups des ennemis? Voilà ce que nous ignorions tous.

D'un autre côté, on ne se dissimulait pas que le sang n'avait déjà que trop coulé, et que, dans l'intérêt de l'humanité, il était à désirer qu'on en arrâtât l'effusion. On savait aussi que le Code militaire hollandais, moins exigeant que le nôtre, permettait au gouverneur d'une place de capituler aussitôt que la brèche était praticable, et tout le monde convenait qu'en cette occasion le général Chassé devait user de ce droit, puisqu'il n'avait aucun secours à attendre. Enfin, dans la matinée du 23, toutes les incertitudes furent dissipées. Le feu, qui depuis vingt-quatre heures avait été plus vif que jamais, cessa tout à coup. Des parlementaires étaient arrivés au quartier-général, où il avait été signé une capitulation en vertu de laquelle la citadelle et la *tête de Flandres* devaient nous être remises; il était aussi convenu que la garnison resterait prisonnière jusqu'à la reddition des forts de Lillo et de Liefkenshoek, et que, dès le lendemain, nos troupes occuperaient la demi-lune et la porte de secours de la citadelle.

Aussitôt que le feu avait cessé, presque toute la population d'Anvers et des environs s'était portée en foule pour examiner nos travaux, dont l'entrée jusqu'alors avait été sévèrement interdite à tout ce qui n'était pas officier belge ou porteur d'une permission en règle du grand quartier-général. La curiosité, longtemps réprimée, saisissait avec avidité ce moment pour se satisfaire. Mais il y avait aussi là des gens amenés par un plus puissant intérêt; c'étaient les propriétaires des maisons et des jardins qui se trouvaient placés sous le feu de la citadelle. Hélas! plusieurs de ces malheureux



cherchaient en vain la modeste demeure où ils espéraient mourir ; ils ne retrouvaient que des ruines, des pierres noircies, quelques débris de poutres à demi-brûlées. Ceux-là faisaient sans doute de graves et sévères réflexions sur les bienfaits des révolutions.

Quant à nos soldats, le premier mouvement avait été de se rapprocher de l'ennemi qu'ils combattaient encore quelques instans auparavant et que le lendemain peut-être ils auraient impitoyablement égorgé, si l'assaut eût été livré. Le soldat français est comme cela, toujours extrême en tout. Sapeurs du génie, canoniers, fantassins, tous faisaient des signes aux Hollandais, les appelaient, leur présentaient la main ; on les aurait pris pour de vieux amis qui se retrouvaient après une longue absence. Quelques Hollandais sortirent de la demi-lune et s'avancèrent jusque sur le glacis ; parmi eux se trouvait un officier décoré de la croix d'honneur à Wagram ; nous leur fîmes compliment de leur belle défense ; ils parurent fiers de notre approbation, et, pour nous donner une idée de ce qu'ils avaient souffert, ils nous racontèrent que la veille deux bombes étaient tombées dans la plus solide de leurs casernes au milieu des chirurgiens occupés à faire des amputations. Je remarquai là un blond garçon qui portait déjà les galons de caporal, mais dont la jeunesse m'étonna ; je lui demandai comment il se trouvait à cet âge soumis au service militaire ; il me répondit avec un noble orgueil : " Je suis volontaire de ma patrie. "

Plusieurs de nos soldats troquèrent leurs pipes et leurs épinglottes contre celles des Hollandais ; c'était la plus grande preuve d'estime et d'amitié qu'ils pussent leur donner.

Le 24 décembre, à trois heures du soir, presque toute l'armée fut réunie sur les glacis de la citadelle ; le génie en tête avec son uniforme grave et sévère, puis l'artillerie avec ses panaches flottans, la compagnie infernale avec ses visages brûlés par la poudre ; enfin toute une division d'infanterie en grande tenue. Tout cela aussi propre, aussi brillant qu'un régiment qui sort de la caserne du quai d'Orsay pour assister à une revue du Carrousel ; c'était vraiment prodigieux. Le temps était calme et pur ; un beau soleil d'hiver frappait sur les armes brillantes et en faisait jaillir des étincelles. Ajoutez à cela le groupe nombreux de l'état-major, ces uniformes brodés magnifiquement, ces aides-de-camp portant des ordres au galop, ces plumes de coq qui se balançaient dans l'air, et ces fanfares qui retentissaient, et ces chevaux qui piaffaient d'impatience. Oh ! qu'une semblable fête est belle pour des vainqueurs !...

Car nous étions là pour recevoir la récompense de nos travaux ; nous attendions la garnison hollandaise qui devait défilé devant nous avant de déposer ses armes. A cinq heures son mouvement commença ; d'abord la musique militaire se fit entendre ; puis nous vîmes les vaincus s'avancer en bon ordre. C'était d'abord le général Favange avec les commandans de l'artillerie et du génie et les officiers de l'état-major ; après les sapeurs, la musique, les tambours, puis la 10<sup>e</sup> *afdeeling* avec ses petits schakos bas et courts, ses redingotes brunes et ses rangs bien alignés ; puis ces redoutables compagnies de flanqueurs dont l'adresse nous était trop connue, l'artillerie fière du rôle qu'elle avait joué et qui lui avait mérité nos éloges ; puis enfin ces braves marins de la flotille qui brûlèrent leurs chaloupes plutôt que de les livrer. Et tout cela marchait au pas, musique en tête, et les officiers baissaient leur épée en passant devant le maréchal qui leur rendait le salut militaire. Hélas ! il leur fallut presque aussitôt déposer entre nos mains ces armes dont ils avaient fait un si noble usage ; j'ai vu des officiers qui pleuraient de rage en se séparant de leur épée qu'on leur rendait pourtant presque aussitôt. Je comprenais ces larmes et j'honorais leur douleur.

Lorsque cette opération fut terminée, les Hollandais dés-armés rentrèrent dans la citadelle dont nos troupes occupèrent les postes. Ce fut alors un curieux spectacle de voir, pendant cette nuit d'hiver, Français, Hollandais, tous réunis au même bivouac, se chauffer au même feu, coucher sur la même paille, partager les mêmes aliments. On eût dit de fidèles alliés dévoués à la même cause, unis par les mêmes intérêts ; il y avait là toute une leçon de morale et de générosité.

Le lendemain, nous nous pressâmes de visiter en détail toutes les parties de cette citadelle contre laquelle un feu si vif et si soutenu avait été dirigé pendant vingt jours entiers. La plume la mieux exercée ne réussirait pas à peindre le spectacle de désolation qu'elle offrit à nos regards. On ne pouvait trouver le moindre espace de terrain qui ne fût sillonné par l'obus ou par le boulet ; à chaque pas on rencontrait de larges et profonds entonnoirs qui attestaient les ravages faits par nos bombes ; les magasins, les casernes, les salles de spectacle, tous les édifices étaient détruits ; là où ils avaient existé, on n'apercevait plus que quelques pierres noircies et des monceaux de cendres sous lesquels le feu couvait encore ; les puits étaient comblés, le grand magasin à poudre était intact, mais une bombe-monstre avait entamé son mur d'enceinte ; les casernes étaient enfoncées, les pièces de canon étaient étouffées sous leur blindage ; des poutres de sept à huit pouces d'équarrissage étaient brisées comme de faibles roseaux ; puis on rencontrait çà et là des pièces démontées et renversées, des affûts brisés. Des éclats de bombes et d'obus roulaient sous les pieds ; tout semblait pavé de fer. C'était une chose hideuse à voir avant que l'on eût mis un peu d'ordre dans tout ce désordre.

Quelques jours après, on apprit le refus officiel que faisait le roi Guillaume de consentir à la reddition des forts de Lille et de Liefskenshoek. Ce refus décidait du sort de la garnison. Elle reçut l'ordre de se tenir prête à partir pour la France. Le général Favange dut marcher avec la première colonne,

le général Chassé accompagner la seconde. J'eus encore le bonheur d'assister à son départ et je puis en parler d'une manière authentique.

A six heures du matin le mouvement commença ; les Hollandais sortirent sans armes de la citadelle et vinrent se masser le long de la belle digue qui borde l'Escaut ; un bataillon français était chargé de les escorter, moins pour les empêcher de s'évader que pour les protéger contre la populace belge, la plus vile et la plus lâche que je connaisse. Cette précaution ne fut pas inutile, car une partie de la population était accourue pour se trouver sur le passage des prisonniers, et je regrette d'être forcé de dire que quelques officiers belges même furent assez généreux pour montrer des dispositions hostiles envers ces braves malheureux.

A huit heures la colonne se mit en marche. C'est alors que l'on vit paraître le général Chassé, appuyé sur le bras de deux officiers et suivi de son état-major. Le vieux brave aurait bien voulu partager avec ses pauvres soldats toutes les fatigues de la route ; mais 70 années d'âge, 20 années de service, autant de campagnes et de blessures, c'est un lourd fardeau à supporter, et ses infirmités l'obligèrent à monter en voiture à deux cents pas de la citadelle. Son costume était simple ; il portait une capote brune, comme celle des soldats et des officiers hollandais, surmontée seulement d'une paire d'épaulettes d'officier général, et sur sa poitrine brillait la décoration qu'il avait reçue la veille comme une juste et digne récompense de sa belle conduite. Sa taille est haute et droite encore ; sa démarche est peu assurée, mais noble ; on peut voir sur son visage fatigué cette gravité calme que l'on aime tant à rencontrer dans un vieillard ; je ne parlerai pas de sa réputation militaire, elle est assez connue ; il a combattu longtemps dans nos rangs avec une valeur que ne démentait pas son origine toute française, et le *général baïonnette* était renommé par sa bravoure dans une armée où l'on ne comptait que des braves.

Lorsqu'il s'avança, le poste d'élite placé près de la voiture porta les armes au commandement de son officier ; le tambour battit et les honneurs lui furent rendus comme à un général français commandant un corps d'armée. Le vieux brave se découvrit ; ses traits exprimaient une émotion profonde ; il se rappela sans doute le temps où il conduisait à la victoire les vieux grognards de l'empire. Tandis que l'on disposait sa voiture, il se tourna vers nous ; nous étions là onze ou douze officiers français avides de l'entendre. " Messieurs, nous dit-il, j'ai retrouvé parmi vous d'anciens compagnons de mes premières campagnes ; je ne croyais pas être un jour assez malheureux pour qu'il me fallût les combattre ; mais le hasard a de singuliers caprices ; espérons qu'un jour peut-être il nous replacera encore dans les mêmes rangs ; ce qui me console dans mon infortune, c'est de n'avoir du moins été vaincu que par des Français. " Puis il se retourna vers sa vieille citadelle et jeta sur elle un regard indéfinissable de regret et de pitié. Alors, comme s'il faisait un effort sur lui-même, il s'arracha à ce douloureux spectacle, et monta dans sa voiture après avoir embrassé le général français qui l'avait accompagné.

Cent pas plus loin, un détachement de quatre cents hommes se trouvait réuni pour je ne sais quelle corvée. Lorsqu'ils virent approcher la voiture, tous portèrent spontanément la main à leur bonnet de police et attendirent dans l'attitude du respect que le général ennemi les eût dépassés. J'aimais à voir ces hommes simples et sans éducation deviner ainsi les égards que l'on doit au courage malheureux.

Après le général Chassé, le personnage qui me fit le plus de sensation fut le capitaine Koopmann. Avec ses épaules carrées, son visage franc et ouvert, il semblait le type de ces anciens marins hollandais qui ont fait si longtemps respecter sur toutes les mers leur pavillon national. Ruyter devait avoir cet air d'audace, d'insouciance et de mâle fierté. Le capitaine Koopmann était revenu depuis deux jours au quartier général ; lorsque ses marins le virent reparaitre au milieu d'eux, ce ne fut qu'un seul cri : Vive Koopmann ! vive le brave capitaine Koopmann ! L'homme qui a su inspirer un tel enthousiasme, et qui dans le malheur en reçoit de si touchants témoignages n'est certainement pas un homme ordinaire.

Aussitôt après le départ des Hollandais, la citadelle fut remise aux mains des Belges, et deux jours après l'armée française partit à son tour pour venir recevoir à Lille des décorations toujours honorables et glorieuses, lorsqu'elles sont la récompense de loyaux services et non pas le prix de la bassesse et de la courtisanerie.

H. L. G. FERAUD.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEBRON, libraires de cette ville.

<i>Prix des annonces</i> :—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4d.
Chaque insertion subséquente,		1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. PRES. DE L'ÉVÊCHÉ.  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,